

Sonia Devillers
Les exportés

Sonia
DEVILLERS

Flammarion



Les exportés

Sonia Devillers

Les exportés

Flammarion

© Editions Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-8320-7

*Elle regarde vers l'avant, je regarde en arrière.
À ma sœur Marion, la personne la plus importante de ma vie.*

Leur nom sur la liste

ILS N'ONT PAS FUI, on les a laissés partir. Ils ont payé pour cela une fortune. Des papiers leur ont été accordés, puis retirés, puis finalement accordés. Ils ne voulaient pas quitter leur pays. Ils ne voulaient pas, mais ils n'avaient plus le choix. À chaque arrêt, chaque poste-frontière entre la Roumanie et la France, ils ont cru que le train ne repartirait jamais. Le 19 décembre 1961, pourtant, Harry et Gabriela Deleanu, leurs deux filles et une grand-mère réussirent à atteindre Paris. Ils avaient franchi le Rideau de fer sans cesser de se retourner. S'ils avaient pu, ils auraient retenu le paysage à mains nues, tout donné pour l'empêcher de défiler. Deux mille trois cents kilomètres de rails gelés et leurs souvenirs arrachés : la Roumanie communiste avait refermé ses portes sur leur passé.

De ce pays en pleine guerre froide, nul ne pouvait sortir. Les habitants étaient retenus prisonniers.

Les exportés

Alors, sur ce départ, ma famille s'est raconté une histoire. Une histoire faite d'argent, bien sûr, mais aussi d'un étrange passeur, à la fois homme d'affaires et bienfaiteur.

Dans les années 1980, parut en France un livre qui avait fait grand bruit à sa sortie aux États-Unis : les confessions d'un général deux étoiles, tête pensante de la Securitate, la police politique roumaine sous l'ère communiste. Le militaire détaillait l'extravagante dérive du régime. Et, entre autres folies, racontait comment la Roumanie vendait ses juifs depuis des décennies. Elle avait commencé par les troquer contre du bétail, des veaux, des vaches, des poulets, des moutons et, surtout, des cochons. Elle avait fini par les facturer en dollars, au point que Nicolae Ceaușescu, dictateur roumain, disait un jour : « Les juifs et le pétrole sont nos meilleurs produits d'exportation. » Harry et Gabriela Deleanu n'ont pas entendu parler de ce livre. Ils n'ont rien vu, rien su, rien compris.

Puis le Mur est tombé, le bloc communiste et ses polices secrètes ont été démantelés. Peu à peu, les archives se sont ouvertes. Certains dossiers du renseignement extérieur roumain ont mis vingt-cinq ans à être déclassifiés. Un historien, Radu Ioanid, s'est alors plongé dans la mémoire administrative du régime. Il en a exhumé des livres de

Leur nom sur la liste

comptes, des bons de commande, des inventaires. Tout, de ce grand commerce de juifs, s'y trouvait minutieusement consigné. Des listes sont ainsi apparues au grand jour. On a découvert qui avait été vendu et pour combien. La valeur de chaque ressortissant juif était établie par écrit, convertie en animaux d'élevage d'abord, en billets verts ensuite.

Harry et Gabriela n'étaient déjà plus de ce monde. Ils n'ont pas vu leur nom sur ces listes. Je l'ai vu, moi. Il y figure en toutes lettres. Le nom de mes grands-parents. Le nom de ma mère. Le nom de ma tante. Flanqués de mon arrière-grand-mère, ils formaient un lot de cinq personnes. Ils ont été mis à prix et monnayés contre des bestiaux, « des bêtes à haut rendement », précise un fonctionnaire.

La vérité sur leur liberté.

Leur pays sur la carte

J'AI BIEN CONNU HARRY et Gabriela. Après leur arrivée, ils n'ont plus quitté Paris où je suis la première de la famille à être née. J'allais dormir chez eux le samedi soir, dans un modeste appartement de la porte de Bagnolet, quartier populaire et délaissé. Ils avaient été des gens importants. Cela ne se voyait pas. Il fallait les croire sur parole, et je les croyais. Le papier peint défraîchi en disait long sur leur déclassé. Mais moi, enfant, je ne le percevais pas vraiment. Je comptais plutôt les tapis ouvragés, les napperons brodés et les assiettes peintes qui décoraient ces tristes murs du XX^e arrondissement. La voilà, pour moi, la Roumanie : une multitude d'assiettes accrochées au mur.

Je savais qu'ils étaient juifs, mes grands-parents. Je savais aussi qu'ils n'y accordaient aucune importance, qu'ils ne portaient même plus de nom juif. On m'a souvent posé la question de leur sort

Leur pays sur la carte

pendant la guerre. Je m'en tenais à ce qu'ils racontaient volontiers. Ils ne semblaient pas avoir vécu *la* guerre elle-même. Disons plutôt qu'ils avaient vécu *pendant* la guerre et qu'elle leur paraissait lointaine. La franche horreur se situait ailleurs, dans cet exil forcé de 1961, ce voyage si terrorisant de Bucarest à Paris, vécu par ma mère lorsqu'elle avait quatorze ans. Ça, ça ne s'éloignait pas. À chaque fois qu'elle essayait de trouver des mots, ma mère s'effondrait. Moi, je reculais. Il était tellement plus plaisant de remonter le temps, d'égrener les souvenirs délavés de Harry et Gabriela ! J'en ai tiré une foule d'anecdotes épatantes. Une épopée du XX^e siècle, une famille prise dans les revirements de l'Histoire. Et pas n'importe laquelle : une famille pleine d'éclat, jusqu'à la disgrâce, féroce, voulue par le Parti communiste.

Le fait d'être juif n'avait pas l'air d'avoir pesé sur leur destin. La rupture, la tragédie de leur vie tenait à autre chose, à leur départ. Mes grands-parents faisaient-ils exception ? Les juifs de Bucarest avaient-ils souffert ? Avaient-ils été marqués par la guerre ? Il me semblait que non. La Roumanie avait formé une sorte de zone blanche au cœur du conflit. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais c'est ainsi que je me la représentais. Après tout, rien de notable ne semblait s'y être déroulé. Pas de fronts ou de

Les exportés

batailles mentionnés dans mes manuels scolaires, pas de camps d'extermination tristement célèbres, pas d'étoile jaune, pas de train pour la Pologne. Un territoire assez tranquille, étrangement oublié par les rouleaux compresseurs qui broyèrent le continent, entre 1939 et 1945. Bref, un pays où les juifs se fichaient tranquillement d'être juifs.

J'ai grandi avec un trou au milieu de l'Europe. Une nation informe que je savais à peine situer, une tache aux contours mouvants dans le grand bazar des républiques de l'Est : le théâtre d'un génocide dont mes grands-parents n'ont jamais parlé. Et j'ai grandi avec une mère si meurtrie par l'arrachement à la Roumanie que les sanglots empêchaient tout récit. Ses pleurs constituaient même une ligne de démarcation entre le présent et l'avant. Une herse, à l'instar de celle qui divisa l'Europe en deux blocs ennemis, l'Est dont elle fut et l'Ouest dont je suis. Tout était brouillé dans cet héritage immigré, profondément désorienté dans l'espace et dans le temps. Ainsi ai-je vécu avec ces deux inconnus que sont l'ailleurs et le passé. Longtemps, j'ai été incapable de retenir une chronologie, de cerner les époques et de tracer une frontière. Les cartes et les dates, mon grand brouillon intérieur.

Leur pays sur la carte

Ce qui s'est passé est pourtant très clair et parfaitement localisé. Encore fallait-il pouvoir se retourner. Encore fallait-il pouvoir y retourner.

En Roumanie, ceux qui ne voulaient pas être juifs furent forcés de l'être et, si ce qu'ils subirent demeure si méconnu, c'est qu'on les a poussés à oublier avec quelle haine ils ont été pourchassés. Ce grand effacement a même constitué le socle du nouveau monde auquel mes grands-parents ont tout donné : le régime communiste.

Ça ne m'a jamais intéressée d'être juive. Ça n'a jamais intéressé ma grand-mère, non plus. Elle était la femme la plus orgueilleuse que j'ai connue – pas du genre à se laisser assigner une identité. Seulement, il y a son nom et celui de mon grand-père sur la liste. Une liste de juifs. Une liste qui révèle la traite massive d'êtres humains en plein cœur de l'Europe, quinze ans après la guerre. Leur nom sur la liste m'oblige à remettre leur pays sur la carte. À refaire le voyage à l'envers, à aller de l'autre côté du Mur chercher ce qui a été subi sans être admis, ce qui, à ma famille et au monde entier, a été caché.

Les juifs

Les oncles

MA GRAND-MÈRE n'aimait pas son nom. Qu'il fût typiquement juif ne lui posait aucun problème. Simplement, ce n'était pas le nom qui lui était dû. À l'école, puis à l'université, partout en société et depuis toute petite, Gabriela feignait de s'appeler Sanielevici. Ce nom, juif aussi, était celui d'une famille d'intellectuels de haute volée, comptant mathématiciens, banquiers, gouverneurs, chercheurs, critiques littéraires et peintres renommés en Roumanie. Malheureusement, elle ne pouvait pas s'appeler Gabriela Sanielevici, car les éminents membres du clan Sanielevici étaient tous des hommes et aucun d'eux n'était son père. Sept oncles illustres, mais un piteux géniteur.

La mère de Gabriela évoquait toujours ses frères en ajoutant : « Sept et tous à l'Académie ! » Elle se trouvait être la seule fille de cette glorieuse fratrie et la seule qui n'eût pas de destin honorable. En

Les exportés

outre, elle avait commis l'erreur d'épouser un certain monsieur Spitzer, acteur et chanteur d'opérette, membre d'une troupe assez réputée, noceur invétéré, infidèle et perpétuellement endetté. Par son mariage, la mère de Gabriela avait renoncé au patronyme prestigieux des Sanielevici et était devenue une madame Spitzer. L'unique enfant du couple – ma grand-mère – naquit donc Spitzer, en 1912. Et fut la seule de ses nombreux cousins à ne pas recevoir le fameux nom en héritage. Une tache sur son identité, d'autant plus honteuse que ses parents divorcèrent rapidement et que la jeune Gabriela fut élevée par une mère célibataire, aigrie et démunie. Parmi les oncles enrichis, il y en aurait toujours un pour veiller aux besoins de cette nièce privée de père et de situation, mais Gabriela dut serrer les dents. En grandissant, elle afficherait un mépris insolent pour l'argent. En revanche, ne pas porter le nom des artistes et savants de la famille, elle ne s'y résignerait jamais.

Durant toute mon enfance, j'ai entendu évoqué par Gabriela cet olympe de l'intelligence dont sa mère serait accidentellement tombée. Les oncles, par ordre d'apparition : Simon Sanielevici, mathématicien, élève de Henri Poincaré à Paris, professeur à l'université de Bucarest, académicien. Henric Sanielevici, critique littéraire adulé, directeur

Les oncles

de revue, spécialiste des mythes et des religions, anthropologue autodidacte controversé mais néanmoins influent. Iosif Sanielevici, président de la chambre de commerce puis sénateur de Kichinev. Solomon Sanielevici, peintre, formé aux Beaux-Arts de Munich, proche de l'école de Barbizon, invité à l'Exposition universelle de Paris ; à sa mort, lors de la Première Guerre mondiale, ses toiles entrèrent au musée de Bucarest. Jack Sanielevici, professeur de mathématiques, mourut prématurément lui aussi. Maximilian Sanielevici, mathématicien, économiste, directeur de compagnies d'assurance, rédacteur des premières lois qui encadrèrent ce métier en Roumanie. Emil Sanielevici, biologiste et zoologiste, auteur du manuel de sciences naturelles utilisé dans toutes les écoles ; ses cours particuliers étaient le passage obligé du concours d'entrée en médecine.

La mère de Gabriela se prénomma Roza. Une fois son divorce prononcé, elle s'acharna à redevenir une Sanielevici à part entière, question d'honneur. Roza procéda à un effacement maniaque des traces de son ex-mari Spitzer, brûla les papiers qui portaient le nom honni, décrocha les portraits, escamota les photos. L'homme disparut des conversations, on perdit sa trace. Il ressurgirait une seule fois, après la guerre, pour réclamer de l'argent à sa

Les exportés

filles. Spitzer fut chassé, oublié à jamais. Néanmoins, son sale nom colla longtemps à l'état civil de ma grand-mère. Pire, le bonhomme avait pavané toute sa carrière sous un nom de scène, un élégant pseudonyme. Gabriela, elle, était condamnée à assumer le patronyme bien réel de sa médiocrité.

Ma grand-mère avait pourtant tout d'une Sanielevici, à commencer par un ego démesuré, fierté blessée par le refus de cette glorieuse identité. Gabriela brillait. Jeune, elle était si séduisante, si courtisée, si jalouée, si pétrie de littérature, si douée pour la musique et les langues étrangères, maniant l'allemand depuis l'école élémentaire, embrassant le français avec tant de talent, si férue de randonnées et, c'était rare à l'époque, si bonne skieuse. C'était ce qu'elle racontait. Gabriela par Gabriela, la vanité faite femme.

Il demeure des traces de ce complexe de supériorité, colonne vertébrale des Sanielevici, chez ma mère, Marina. Un petit quelque chose qui suggère « n'oublie jamais d'où l'on vient » ; une haute idée du savoir et de la culture, une manière délicatement assassine de juger autrui.

Le petit Paris

GABRIELA EST MORTE lorsque j'avais seize ans. Elle m'a donné, durant mes années de collège, des leçons d'allemand et de piano. Mon plaisir à manier la grammaire germanique enchantait la vieille dame qui se vantait de n'avoir rien perdu de son usage. Quant à ma nullité en musique, elle devait rassurer ses doigts arthrosés qui, depuis si longtemps, n'approchaient plus le clavier. Face à moi, elle faisait encore illusion. Ça comptait pour elle... Gabriela Deleanu avait été quelqu'un, il en restait quelque chose.

Son mari parlait peu. Les souvenirs, c'est elle qui s'en chargeait. Elle ne se faisait pas prier. Pourtant, si elle disait beaucoup, elle racontait peu. À sa manière, ma grand-mère façonnait l'opacité de leur passé. D'un côté, elle nourrissait un mythe, de l'autre, elle aplatissait les drames. Le mythe, toujours le même : l'âge d'or des années 1930 à

Les exportés

Bucarest. Les drames, ils viendraient après, avec la Seconde Guerre mondiale, avec cette épopée communiste qui finirait par se retourner contre mes grands-parents, avec l'émigration forcée. Que de fatalités ! Il avait bien fallu s'anesthésier. Là, le ton changeait. Les mots étaient prononcés avec distance et indifférence. Ils se mettaient d'ailleurs à sonner si creux que rien de ce que ma famille a vécu ne m'a jamais paru bien grave.

La jeunesse étincelante de Gabriela, en revanche, on y avait droit, avec emphase et trépidation : sa famille remarquable, sa ville pimpante, Bucarest, dite le « petit Paris des Balkans » dans l'entre-deux-guerres. Ma grand-mère se targuait de trouver dans les librairies les romans français « le lendemain de leur sortie à Saint-Germain-des-Prés ». Il est vrai que la capitale roumaine ne manquait pas de panache. Depuis le XIX^e siècle, la Roumanie était une monarchie parlementaire. Monarchie qui, au commencement, ne s'était pas trouvé de roi. Elle avait offert son trône à la branche cadette d'une prestigieuse dynastie allemande, les Hohenzollern-Sigmaringen. Ces princes-là administrèrent leur nouvelle patrie, tout en conservant d'intenses relations avec Berlin, Londres et Paris. En outre, la Roumanie sortit triomphante de la Première Guerre mondiale. Elle fut choyée par le traité de

Le petit Paris

Versailles qui, en 1919, annexa au Vieux Royaume plusieurs grandes régions frontalières.

Cette expansion territoriale phénoménale décupla la fierté nationale. Elle posait pourtant les bases de la déflagration à venir. Les nouveaux territoires étaient peuplés d'immenses communautés juives. Ainsi, la population juive doubla-t-elle en Roumanie du jour au lendemain pour devenir, avec près de sept cent cinquante mille âmes, la troisième communauté d'Europe. Voilà qui allait revigorer une vieille psychose populaire et nourrir les prémices d'un antisémitisme politique. Toujours le même levier, la peur d'être dilué. Mais, durant les jeunes années de Gabriela, qui mesurait le danger ? Ces provinces dédaignées semblaient lointaines et archaïques... Alors qu'à Bucarest, avenues magnifiques et hôtels particuliers côtoyaient des théâtres et des salles de concert toujours bondés. La vie culturelle témoignait d'une incroyable intensité et, surtout, d'une formidable ouverture.

Mes grands-parents, pourtant élevés dans des milieux très différents, ont effectué tous leurs apprentissages en allemand. Comme tant de Roumains éduqués, ils parlaient le français. Les kiosques à journaux débordaient de revues, dont certaines chroniquaient, au jour le jour, l'actualité politique parisienne. À travers ses instituts et ses

Les exportés

prodigieux opéras, l'Allemagne cherchait à rayonner autant que la France. Toutes les grandes puissances voulaient placer la Roumanie sous leur coupe.

Gabriela ne sentait rien venir. L'Europe lui tendait les bras. Ma grand-mère atteignit la majorité à l'orée des années 1930. Elle s'inscrivit au jeu-concours d'un magazine qui lui fit gagner des séjours en Pologne et en Italie. Elle voyagea aussi avec son oncle et sa tante, Emmanoïl et Liza Socor. Ensemble, ils rendirent visite au fils de ces derniers, le cousin Matei, qui avait le même âge que Gabriela et se trouvait à Berlin. Les deux jeunes gens, complices depuis l'enfance, avaient en commun l'amour de la musique et la fierté d'appartenir à une brillante famille. Quant à l'oncle Emmanoïl, homme solaire et expansif, avocat, patron de presse et militant antifasciste de la première heure, il comblait la place laissée vacante par le père de Gabriela. À Berlin, les deux cousins, déjà bons pianistes, s'amusèrent follement à essayer des Bechstein. Portant le sigle d'un prestigieux facteur berlinois, ces instruments offraient une mécanique de haute précision et un toucher incomparablement puissant.

Aussi l'oncle Emmanoïl commanda-t-il deux demi-queues, un pour son fils et un pour sa nièce

Le petit Paris

bien-aimée. Des cadeaux, voilà tout. C'est ainsi que, dans la famille de ma grand-mère, on démarrait dans la vie : avec un piano chacun ! Cela avait du bon. Gabriela allait poursuivre sur la voie musicale, en étudiant, puis en enseignant au Conservatoire de Bucarest. Le cousin Matei Socor deviendrait, lui, un chef d'orchestre porté aux nues par le régime, compositeur de l'hymne national roumain, directeur de la radio nationale et de l'union des compositeurs. Un communiste de la première heure.

La synagogue

GABRIELA FIT AUSSI des études de lettres. Juive, elle n'était pas la bienvenue à la faculté, mais elle prétendait avoir défié – au culot et d'un simple regard ! – le président de l'Union des étudiants qui aurait voulu la chasser. Elle faisait de cette outre-cuidance une petite fierté. La suffisance de Gabriela, les biais de sa mémoire... En 1933, elle rencontra Harry, mon grand-père, dans un train pour Paris. Il aurait négligé de soulever sa valise jusqu'au rack à bagages. Se pouvait-il qu'il ne l'eût même pas remarquée ? Cela ne lui était jamais arrivé. Elle s'en montra fort piquée. Gabriela eut raison d'entamer la conversation. Ce presque trentenaire à la peau brune et au visage généreux avait tant à raconter. Son étonnant prénom américain, d'abord ! Il s'appelait Harry. Sa naissance au Texas. Son périple en Italie, ensuite. Il avait effectué ses classes d'ingénieur à Pavie, à Bologne, puis à Rome où il était